



FESTIVAL DE CANNES
PALME D'OR
COURT MÉTRAGE

RÉSISTANCES

UNE COLLECTION DE COURTS MÉTRAGES DU SUD AU NORD DE L'HÉMISPHERE

AU CINÉMA LE 25 SEPTEMBRE 2024

Distribution : SUDU CONNEXION



NOTHING BUT THE WAX



SUDU CONNEXION PRÉSENTE

RÉSISTANCES

DATE DE SORTIE SALLE
25 SEPTEMBRE 2024

4 courts métrages - fiction et documentaire - 82 min - 2024

MATÉRIEL À TÉLÉCHARGER

www.sudu.film/salles

COORDONNÉES

PROGRAMMATION

MATHEUS PEREIRA SANTOS
suduconnexion@gmail.com

STOCK

Cinégo

AFFICHES

Distribution Services
<https://www.distri-service.com>

N° DE VISA

2024002746

ISAN

0000-0007-3F69-0000-V-0000-0000-I

COORDONNÉES

ATTACHÉE DE PRESSE

JAMILA OUZAHIR
+33 6 80 15 67 90
jamilaouzahir@gmail.com

SYNOPSIS

On a souvent parlé de résistance quand il s'agissait de guerre, civile ou militaire. Mais la révolte de fait, l'insoumission face à ce qui nous est imposé dans un cadre familial, politique, religieux ou culturel est aussi une forme de résistance. Qu'ils soient basés au Nord ou à l'Ouest du continent, les protagonistes des quatre courts métrages de cette 8e saison de Quartiers Lointains abordent de manière politique et poétique plusieurs formes de ténacité et d'insurrection envers l'ordre établi.

PARRAIN



Joel KAREKEZI

Après avoir obtenu son diplôme de réalisateur à l'école de cinéma Cinécours en 2008, Joel Karekezi a tourné son premier court-métrage *The Pardon (Le Pardon)* en 2009 avec l'aide de Maisha film Lab. Gagnant du prix Golden Impala au festival de film Amakula en Ouganda, sacré meilleur court-métrage au festival africain du court métrage de la Silicon Valley en 2010, *The Pardon* est projeté à différents festivals de film autour du monde. Son premier long-métrage *Imbabazi (Le Pardon)* a bénéficié d'une bourse de développement du festival international du film de Göteborg, gagne le NILE GRAND PRIX 2014 à Luxor African Film Festival & BEST DIRECTOR à International Images Film Festival For Woman 2014. En 2012, son scénario *La Miséricorde de la jungle* a gagné le prix CFI pour le projet le plus prometteur au Marché du Film de Durban et le prix STEP de développement à Luxor African Film Festival. Sélectionné à Cannes pour La Fabrique des cinéma du monde 2013, Locarno Open Doors 2014, Atelier Grand Nord 2015, Forum de production de Namur 2015 et Rencontre de Coproduction Francophone à Paris 2015. ETALON D'OR DE YENNENGA au FESPACO 2019, le film a remporté le prix SILVER HUGO au Chicago International Film Festival - New Director's Compétition 2018 et le GRAND PRIX au Festival Panafricain PAFF 2020.



L'ENVOYÉE DE DIEU

Fiction - 23 min - 2023 - Niger/Burkina Faso/Rwanda - Haoussa sous-titré en français.

SYNOPSIS

Par ici, l'envoyée de Dieu est choisie par hasard et soumise à des rites funéraires. Fatima, douze ans, déposée dans un marché, portant une ceinture d'explosif activée dix minutes pour tuer les ennemis d'Allah. Pendant neuf minutes, c'est un voyage intérieur durant lequel, elle passe du présent au passé. Fatima se rappelle que sa mère vend dans ce marché.

CASTING & ÉQUIPE TECHNIQUE

FATIMA (Salamatou Hassane) - **MOCTAR** (Djaoro M'badi Youssouf) - **AHMED** (Oumarou Aboulaye Mamani) - **MÈRE DE FATIMA** (Coulidiati Boundi Rachele Marie Louise).

RÉALISATION & SCÉNARIO
Amina Abdoulaye Mamani

IMAGE
Amath Niane

SON
Moumouni Jupiter Sodré

MONTAGE
Moumouni Jupiter Sodré &
Orianne Moschetti-Brun

MUSIQUE ORIGINALE
Sylvan Dando Paré

PRODUCTION
Diam Production, Karekezi Film
Production, Tabou Production

CARRIÈRE DU FILM

Gravelot d'Or (Association des amis du Cinéma de Lion sur mer en Normandie 2024) - **Amazone d'Or** (FIFF Cotonou 2024) - **Grand Prix** (RIFIC 2023) - **Meilleure Interprétation Féminine** (Festival Dakar Court 2023) - **Prix de Public** (Festival Ciné Regards Africains 2023) - **2ème Prix Fiction; Prix de l'ambassade du Brésil au Burkina Faso; Prix Étudiant; Prix Waka Myria** (Ouaga Côté Court 2023) - **Mention Spéciale** (Festival des Cinémas d'Afrique du Pays d'Apt 2023) - **Prix de la meilleure image** (Festival du film Francophone de Namur 2023) - **Prix du Public** (Afrika Film Festival Köln 2023) - **Prix Droit de la personne** (Vues d'Afrique 2023) - **Meilleure actrice** (Vues d'Afrique 2023) - **Prix du moyen court-métrage** (Vues d'Afrique 2023) - **Prix spécial UEMOA** (Fespaco 2023) - **Prix spécial du Fonds Gambere Ernest** (Fespaco 2023) - **Prix de la chance de la LONAB** (Fespaco 2023) - **Prix de la Conférence épiscopale Burkina - Niger** (Fespaco 2023) - **Mention spéciale Prix Conseil de l'Entente** (Fespaco 2023) - **Mention spéciale jury court-métrage** (Fespaco 2023).

BIOGRAPHIE

Amina Abdoulaye Mamani est Nigérienne. Elle est réalisatrice et productrice chez Diam Production à Ouagadougou (Burkina Faso). Elle débute au cinéma avec le Forum Africain du Film Documentaire de Niamey (Niger). Après trois ans d'étude en réalisation audiovisuelle au sein de l'IFTIC à Niamey (Niger), elle remporte le prix du meilleur film documentaire d'école au Fespaco 2013 avec son documentaire de fin d'études *Le Hawan idi*. En 2014, elle suit une résidence d'écriture et une formation à la réalisation durant 12 mois au sein de Cinédoc-films (Annecy/France) où elle réalise *Le silence des papiers*, sélectionné au Festival des Cinémas d'Afriques des Pays APT (France). En 2018, après un long travail de recherche, elle signe *Sur les traces de Mamani Abdoulaye*, son premier long-métrage documentaire, sélectionné, primé à l'international et diffusé sur TV5 Monde. En 2020, elle suit une formation en production à CINEKAP à Dakar (Sénégal). Amina vient de signer son premier court-métrage de fiction *L'envoyée de Dieu*, pré-acheté par TV5 Monde, qui a fait sa première mondiale au FESPACO 2023 où il a remporté quatre prix spéciaux et deux mentions spéciales.



FILMOGRAPHIE

Amina Abdoulaye Mamani

Hawan-Idi

Documentaire - 13' - 2023 - Niger

L'eau, le robinet du développement

Documentaire - 13' - 2013 - Burkina Faso

Le silence des papiers

Documentaire - 26' - 2014 - France

Traces de Malaye

Documentaire - 52' - En production, 2014-2016, France/Burkina Faso

Note d'intention

Depuis plusieurs années, les pays du Sahel sont confrontés à une insurrection djihadiste. Au cours des dernières années, le Niger, le Nigeria, le Cameroun, le Tchad font face à des attaques djihadistes répétées et souvent meurtrières. Ces attaques sont organisées par des enlèvements de femmes et d'enfants. Les femmes sont violées, les enfants préparés pour être des futurs combattants et les jeunes filles sont soit mariées de force soit considérées en bombe humaine appelée kamikaze.

Étant moi-même du Sahel, j'ai observé le contexte sécuritaire dans lequel nous vivons depuis plusieurs années. Les histoires qui nous parviennent et font grand bruit dans les médias, ne sont faites que de violences sexuelles, de nombreux massacres, de pillages, et d'enlèvements à l'encontre de populations civiles de toutes confessions dont les principales victimes sont les jeunes filles. Pour les djihadistes, envoyer les filles se faire exploser est une manière d'attirer l'attention et d'exacerber les peurs.

KAMIKAZE

C'est une petite fille, qui porte une ceinture d'explosifs, contrainte d'aller s'exploser dans une foule, dans le but de tuer beaucoup des gens. À partir de ce moment-là, je m'intéresse beaucoup à la question de Kamikaze. De par ce que j'entends, j'ai toujours senti un véritable besoin de porter mon regard sur cette histoire.

Les histoires que je raconte découlent toujours des questionnements : au nom de quel Dieu envoient-ils des innocents, les enfants des autres, pour commettre un tel crime ? Pourquoi n'envoient-ils jamais leurs propres enfants ? Comment chacun, individuellement, vit ce drame ? Comment les filles dites «kamikazes» vivent le dernier instant de leur vie ?

Impossible de savoir quelle part jouent le désespoir ou l'endoctrinement dans ces actes, car les filles envoyées dans cette mission suicide sont convaincues de tuer «les ennemis de Dieu», et elles auront comme récompense le «paradis». Et cette sorte d'abrutissement si particulier de ces djihadistes m'a donné envie de raconter ce temps de bascule dans la vie de ces jeunes filles, où l'innocence et l'ignorance les conduisent à commettre un crime, et surtout, l'impact que cela a sur les parents de ces filles. Cette envie est devenue le récit de L'envoyée de Dieu.

À travers ce film, on suit le parcours de Fatima, qui rencontre l'espoir et le désespoir, finalement confrontée à un désir : refuser de tuer les gens, mais elle se sacrifie elle-même à la fin. C'est cet inévitable état de confusion qui me bouleverse.

Le film se situe dans la forêt de Bosso, à la frontière du Niger et du Nigéria. Filmer le quotidien de toutes ces femmes et jeunes filles dans cette forêt, c'est avant tout, dans la subtilité, chercher à capter des sentiments violents : la frustration et la terreur, l'endoctrinement et le traumatisme.

Avec ce film je n'ai pas voulu montrer le djihadisme pur et dur avec des tueries, des violences et du

sang partout... C'est plutôt l'histoire d'une petite fille qui a été choisie pour une mission divine, mais, elle confronte le boss pour comprendre pourquoi et refuse finalement de tuer les gens et sa mère avec. Elle préfère mourir seule.

À travers L'envoyée de Dieu, c'est tout simplement une manière de montrer aux gens qu'il y'a toujours une possibilité, quelle que soit la situation dans laquelle on se retrouve et à travers ce personnage, proposer un regard différent sur les kamikazes, celui d'une adolescente qui a finalement fait le choix de mourir seule. Quel sacrifice !

Ce film, c'est d'abord un rythme, une dizaine de minutes. Celui de la déambulation de Fatima dans le marché. Ce temps paradoxal, interminable et trop bref à la fois. Un temps qui stagne et où, pourtant, l'engrenage de la violence est déjà activé. C'est pourquoi j'ai tenu à ce que le film se passe en très peu de temps. En choisissant d'ancrer cette chronique de la forêt juste avant de déposer Fatima, j'ai voulu décrire comment les enfants enlevés évoluent dans un climat de violence à tous les niveaux de leur vie quotidienne. Fatima parle très peu, mais elle arrive à poser des questions au boss djihadiste pour savoir : si tel est son destin de se faire exploser et tuer des gens.

Ce film se construit avec beaucoup de son. La bande son reste proche de Fatima pour capter son souffle, sa peur. La bande son du film est composée de son direct et d'une musique originale. Dans la deuxième partie du film, la bande son vient appuyer l'idée de gravité et la solitude de l'héroïne.

Le film est en mouvement, il s'attache aux pas de Fatima qui n'a nulle part où s'arrêter. La mise en scène vient souligner sa déambulation dans le marché à la recherche de sa mère.

La caméra la suit dans ses multiples trajets, par des longs plans fluides, quasiment hypnotiques : à travers ses souvenirs nous découvrons avec elle les lieux et l'espace qui l'entourent. La caméra reste proche d'elle pour capter ses expressions et la personnifier au maximum, pour en faire une vraie figure incarnée. Ses gestes et son regard témoignent de ses pensées. Nous partageons son point de vue, nous sommes à sa hauteur, au plus près de son ressenti, de son souffle, de sa peur et de son enthousiasme... Cette idée du mouvement est récurrente dans le film, dès la scène d'ouverture : on suit le mouvement des gens dans la forêt éclairée par la lumière du feu de camp et des lampes.

Jusqu'au milieu du film, la fluidité du plan-séquence accompagne le personnage. La caméra portée permet d'être au plus près de l'énergie de Fatima. Cette dynamique de mouvement vient conclure la séquence finale. Cette dernière séquence me semble particulièrement emblématique de mes intentions de mise en scène. C'est un plan séquence qui commence au plus près du visage de Fatima et de ses expressions. La caméra recule lentement et on découvre que Fatima vient enfin de voir sa mère. La rencontre entre sa mère et elle, ce petit temps de retrouvaille, le fait qu'elle montre l'explosif à sa mère, sont les uniques instants suspendus.

Le plan épouse le mouvement de Fatima qui quitte précipitamment le marché et se retrouve dans un terrain vague. La caméra s'arrête, la mère suit Fatima en courant puis s'arrête. A ce moment, Fatima se retourne. Elle croise le regard de sa mère et s'immobilise. Elle sourit tristement à sa mère et soulève son voile, exhibant la ceinture d'explosifs verrouillée autour d'elle. La mère de Fatima s'arrête net, elle comprend. Fatima recule jusqu'à une cinquantaine de mètres. La Mère devine la suite, mais elle reste impuissante.

Amina Abdoulaye Mamani



LE MÉDAILLON

Documentaire - 23 min - 2023 - Royaume Uni/Ethiopie - Amharic, Anglais sous-titré en français.

SYNOPSIS

Ruth était adolescente lorsque sa mère lui a transmis son médaillon, gravé d'un portrait doré de Néfertiti. Non seulement ce médaillon était un bijou, mais il était aussi un emblème du sort inconcevable de sa mère : capturée au collège par le régime militaire communiste de Mengistu Haile Mariam et élevée dans un camp de prisonniers durant des années. Cette histoire suit ses premiers souvenirs du génocide de la Terreur Rouge et comment elle s'est retrouvée en possession du médaillon lors de son évasion.

ÉQUIPE TECHNIQUE

RÉALISATION & SCÉNARIO

Ruth Hunduma

IMAGE

Henry Gill

SON

Kim Tae Hak

MONTAGE

Marnie Hollande

MUSIQUE ORIGINALE

Nyokabi Kariuki

PRODUCTION

Story Compound

CARRIÈRE DU FILM

Prix du Jury Étudiant (Festival international du court-métrage de Clermont-Ferrand 2024) - **Documentary Short Jury Award** (San Francisco International Film Festival 2024) - **Hypatia Golden Award** (Alexandria Short Film Festival 2024).

BIOGRAPHIE

Ruth Hunduma est une écrivaine, réalisatrice, photographe, actrice et poète éthiopienne-australienne. Elle est la récipiendaire du prix John Hay Lobban de littérature anglaise de Birkbeck, Université de Londres et a été présentée dans des publications telles que Dazed et Perfect Magazine. Ruth a remporté le Roundhouse Film 2022 ainsi que le fonds BFI Short Documentary 2022, grâce auquel elle a désormais sorti deux films. Son premier court de fiction, *A BAND APART*, a été présenté en avant-première au London Independent Film Festival et a remporté le prix du meilleur court métrage (Prix des réalisateurs britanniques). En tant que scénariste et réalisatrice, Ruth a été présélectionnée et acceptée par le programme de mentorat Guy Ritchie Creative Access 2021. Elle a été sélectionnée pour rejoindre le programme Catalyst de l'Independent Film Trust en 2022 pour les meilleurs talents émergents de Londres. Le scénario de Ruth, *WASTEMAN*, a été sélectionné pour Get It du Center Frame Made Scheme et est actuellement en développement. Ruth a également écrit un roman qui a remporté le prix The Literary Consultancy's Free Reads Scheme. Elle édite actuellement son roman.

Ruth est basée à Londres.



FILMOGRAPHIE

Ruth Hunduma

A Band Apart

Fiction - 8' - 2022

Le médaillon

Documentaire - 23' - 2023

Note d'intention

Dans un monde de surabondance technologique et de médias de masse, de nombreuses voix restent dans l'obscurité, la peur la plus profonde étant qu'elles restent inouïes, ou pire, ignorées. Ce n'est pas une coïncidence si la vaste majorité de ces voix se ressemblent, notamment dans le Monde occidental... c'est quelque chose que j'aime appeler "la solidarité sélective".

Le génocide de la Terreur rouge éthiopienne dans les années 70 s'est déroulé, tuant des centaines de milliers d'âmes et restant pourtant inconnu du plus grand nombre. Mon film Le Médaillon est une exploration de cette tragique période de l'histoire de l'Éthiopie à travers le point de vue courageux de ma mère : Tsehay Ayele.

En traversant l'événement cataclysmique qu'était le génocide, et les souvenirs de ma mère, il était impossible de ne pas faire de comparaisons avec l'actualité. Le médaillon a été réalisé au milieu du Tigré. La guerre, qui est passée et revenue (2020-2022), tout comme la tragédie de ce passé, est restée relativement méconnue dans le monde occidental. La souffrance de mon peuple a été négligée et ignorée.

Je trouve souvent beaucoup de documentaires et de films portant notamment sur la guerre et/ou l'Afrique, enveloppés de tristesse et de désespoir. Ce n'est pas ainsi que je vois l'Afrique, et ce n'est pas ainsi que je vois l'Éthiopie.

L'Éthiopie est une terre profondément mystique, belle et complexe, c'est pourquoi je voulais refléter cela dans la structure du film.

Vous verrez que nous passerons de ma parole à de la pellicule, du numérique à de la photographie de rue, ainsi de suite. Je ne voulais pas du tout fuir la tragédie ni adoucir son souffle, mais le faire vivre harmonieusement avec la beauté visuelle du film comme une vérité brutale.

Après tout, la beauté du pays n'existe pas séparément de sa tragédie. Elle en approfondit la tragédie.

Les montagnes et les couchers de soleil rouge sang seront toujours là, avant et après la guerre. C'est sinistre et horrible à penser, mais c'est vrai.

Ce film est ma tentative d'humaniser le visage de la guerre, de redonner de la voix à tous ceux qui ont été balayés sous le tapis ou simplement classifiés comme des « dommages collatéraux » aux mains de forces plus grandes qu'eux-mêmes. Ce film est pour les oubliés.

Ruth Hunduma



ASTEL

Fiction - 24 min - 2021 - France/Sénégal - Peulh sous-titré en français.

SYNOPSIS

Nous sommes en octobre, c'est la fin de la saison des pluies au Fouta, une région isolée au Nord du Sénégal. Astel (13 ans) accompagne tous les jours son père dans la brousse. Ensemble, ils s'occupent de leur troupeau de vaches. Mais un jour, en plein désert, la rencontre entre la jeune fille et un berger vient bouleverser le quotidien paisible entre Astel et son père.

CASTING & ÉQUIPE TECHNIQUE

HAWA MAMADOU DIA (Astel) - **CHERIF AMADOU DIALLO** (le père) - **ALASSANE HAMET LY** (Le jeune berger) - **KHADY DIALLO** (La mère) - **AMADOU DIALLO** (Le petit frère).

RÉALISATION & SCÉNARIO
Ramata-Toulaye Sy

IMAGE
Amine Berrada

SON
Ousmane Coly, Olivier Voisin,
Romain Ozanne

MONTAGE
Nathan Jacquard

MUSIQUE ORIGINALE
Amine Bouhafa

PRODUCTION
La Chauve-Souris, Kazak Productions (France), Astou Production (Sénégal)

CARRIÈRE DU FILM

Prix du court métrage (Festival Cinémas d'Afrique 2023) - **Mention Spéciale du jury jeune court-métrage** (Festival Cinémas d'Afrique d'Angers 2023) - **Prix du Public** (Festival Cinémas d'Afrique d'Angers 2023) - **Grand Prix** (Festival de Dakhla 2023) - **Best Short** (OFF Odense Film Festival 2022) - **Prix de la meilleure photo pour Amine Berrada, Prix de la Meilleure Réalisation pour Ramata-Toulaye SY** (Quibdo Africa Film Festival 2022) - **Best Short Film** (AMAA 2022) - **Best International Live Action** (Cinékids 2022) - **Prix du scénario** (Aflam 2022) - **Tanit de Bronze** (JCC 2022) - **Prix du court métrage fiction** (Image et Vie 2022) - **Prix de la meilleure image** (Ouaga Côté Court 2022) - **1er Prix** (Festival de ciné Africano 2022) - **Prix du Public** (Afrique sur Bièvre 2022) - **Mention Spéciale du Jury** (Dakar Court 2021) - **Prix de la Meilleure photographie** (FIFF Namur 2021) - **Prix IMDPro Share Her Journey** (TIFF 2021).

BIOGRAPHIE

Après avoir effectué un Master 1 Arts du spectacle mention Cinéma et Audiovisuel à l'Université Paris Nanterre et un Master 2 spécialité Scénario au Conservatoire Libre du Cinéma Français, Ramata-Toulaye Sy a suivi les Ateliers Egalité des Chances à La Fémis en 2009-2010. Reçue au concours de La Fémis en 2011 au sein du département Scénario, elle en sort diplômée en 2015.

Franco-sénégalaise, Ramata-Toulaye Sy travaille actuellement entre Dakar et Paris, où elle s'est réinstallée depuis quelques mois. En 2020, elle a réalisé son premier court-métrage, *Astel*, soutenu par l'Aide avant réalisation du CNC, France 3, Canal+ International et le FOPICA au Sénégal. Le film a fait sa première mondiale dans la compétition Short Cuts à Toronto avant sa première européenne au FIFF Namur.



FILMOGRAPHIE

Ramata-Toulaye Sy

RÉALISATION

Banel & Adama

Fiction - 87' - 2020 - **Compétition Festival de Cannes 2023**

Astel

Fiction - 24' - 2020

SCÉNARIO

Notre-Dame du Nil d'Atiq Rahimi

Fiction - 93' - 2019

Sibel de Cagla Zencirci et Guillaume Giovanetti

Fiction - 95' - 2018

Note d'intention

Je suis née en France, de parents immigrés et tous les deux nés dans un petit village au Nord du Sénégal. Cette double culture m'accompagne depuis toujours : dehors et à l'école, je vivais selon les codes de la culture française, mais dès que je rentrais à la maison, la culture sénégalaise, avec toutes ses traditions, ses coutumes et sa religion musulmane, prenait le dessus.

Chez nous les Peuls, la pudeur et la retenue des émotions font loi. Pour se dire bonjour, au revoir ou bonne nuit, on se serre solennellement la main. Mes parents ne nous ont jamais dit explicitement qu'ils nous aimaient ou qu'ils nous trouvaient, mes sœurs et moi, jolies.

Pourtant, malgré ce silence, j'ai eu, enfant, un lien particulier avec mon père. Nous étions très proches. Bien sûr, nous ne faisons pas d'activités ensemble et il ne me tenait jamais la main lorsque nous marchions tous les deux dans la rue, mais je sentais sa tendresse au travers de toutes petites choses très simples mais significatives : des sourires, des regards. J'étais toujours assise près de lui durant les repas ou lorsqu'on regardait la télé. Mais surtout, au petit matin, avant d'aller travailler à l'usine, il venait systématiquement me dire au revoir en m'embrassant sur la joue. Il s'agissait là d'un traitement de faveur qui ne concernait que moi, et pas mes deux autres sœurs, lesquelles dormaient pourtant dans la même chambre.

Un jour, mon père n'est plus venu m'embrasser à l'aube.

À partir de ce moment-là, j'ai remarqué qu'il prenait ses distances avec moi et j'ai compris, au fur et à mesure, qu'il ne me voyait plus de la même façon. Je n'étais plus une petite fille, je devenais une jeune femme. La rupture fut brutale. Cette complicité si particulière n'a plus jamais revu le jour entre nous.

Dans les histoires que je raconte, le thème de la femme revient régulièrement, traité par le biais de différents questionnements : sa place dans le monde, ses souffrances, sa quête d'identité, ses rêves et ses espoirs. Et ce souvenir d'enfance si net et si particulier avec mon père m'a donné envie de raconter ce moment de bascule dans la vie d'une jeune fille, de la fin de l'enfance et de l'innocence vers un nouveau statut de femme, et surtout, l'impact que cela a sur elle. Cette envie est devenue le scénario d'*Astel* que vous découvrez aujourd'hui.

L'histoire se situe au Fouta-Toro, une région isolée au Nord du Sénégal qui longe un long fleuve. Fouta signifie « terre d'intolérance absolue, d'intransigeance, sévère, pleine de rigueurs, de principes et de mœurs ». Les traditions y sont très importantes et surtout, c'est une région où la dignité et la pudeur ont une place essentielle : là-bas,

Je suis née en France, de parents immigrés et tous les deux nés dans un petit village au Nord du Sénégal. Cette double culture m'accompagne depuis toujours : dehors et à l'école, je vivais selon les codes de la culture française, mais dès que je rentrais à la maison, la culture sénégalaise, avec toutes ses traditions, ses coutumes et sa religion musulmane, prenait le dessus.

Chez nous les Peuls, la pudeur et la retenue des émotions font loi. Pour se dire bonjour, au revoir ou bonne nuit, on se serre solennellement la main. Mes parents ne nous ont jamais dit explicitement qu'ils nous aimaient ou qu'ils nous trouvaient, mes sœurs et moi, jolies.

Pourtant, malgré ce silence, j'ai eu, enfant, un lien particulier avec mon père. Nous étions très proches. Bien sûr, nous ne faisons pas d'activités ensemble et il ne me tenait jamais la main lorsque nous marchions tous les deux dans la rue, mais je sentais sa tendresse au travers de toutes petites choses très simples mais significatives : des sourires, des regards. J'étais toujours assise près de lui durant les repas ou lorsqu'on regardait la télé. Mais surtout, au petit matin, avant d'aller travailler à l'usine, il venait systématiquement me dire au revoir en m'embrassant sur la joue. Il s'agissait là d'un traitement de faveur qui ne concernait que moi, et pas mes deux autres sœurs, lesquelles dormaient pourtant dans la même chambre.

Un jour, mon père n'est plus venu m'embrasser à l'aube.

À partir de ce moment-là, j'ai remarqué qu'il prenait ses distances avec moi et j'ai compris, au fur et à mesure, qu'il ne me voyait plus de la même façon. Je n'étais plus une petite fille, je devenais une jeune femme. La rupture fut brutale. Cette complicité si particulière n'a plus jamais revu le jour entre nous.

Dans les histoires que je raconte, le thème de la femme revient régulièrement, traité par le biais de différents questionnements : sa place dans le monde, ses souffrances, sa quête d'identité, ses rêves et ses espoirs. Et ce souvenir d'enfance si net et si particulier avec mon père m'a donné envie de raconter ce moment de bascule dans la vie d'une jeune fille, de la fin de l'enfance et de l'innocence vers un nouveau statut de femme, et surtout, l'impact que cela a sur elle. Cette envie est devenue le scénario d'*Astel* que vous découvrez aujourd'hui.

L'histoire se situe au Fouta-Toro, une région isolée au Nord du Sénégal qui longe un long fleuve. Fouta signifie « terre d'intolérance absolue, d'intransigeance, sévère, pleine de rigueurs, de principes et de mœurs ». Les traditions y sont très importantes et surtout, c'est une région où la dignité et la pudeur ont une place essentielle : là-bas, on ne se plaint pas. On ne pleure pas. On n'éprouve pas ses émotions. On reste fier quoiqu'il arrive. Alors, lorsque le père décide de ne plus amener Astel avec lui à la brousse, il n'y a pas de transition : aucun mot, aucun signe, aucune explication. Cette dureté est une norme et Astel, malgré son jeune âge, doit affronter et comprendre ce changement par elle-même.

Le film ne raconte pas l'histoire de la rébellion d'une jeune fille, mais celle d'une rupture entre un père et une fille, ainsi que le passage mouvementé d'un monde à un autre. Un passage marqué par la violence des non-dits, la tristesse, la colère, la solitude, l'incompréhension, la mélancolie. Alors qu'elle est encore à un âge naïf et innocent, Astel ne va pas s'expliquer tout de suite les raisons de cette rupture. Elle va en vouloir à son père. C'est quand elle remarque qu'il n'ose plus la regarder dans les yeux, comme s'il ne la voyait plus, comme elle-même ne voyait pas les femmes au début du récit, qu'elle réalise qu'est venue la fin d'un temps.

Quoiqu'elle fasse, le lien est rompu et elle n'a pas d'autre choix que d'accepter l'ordre des choses, d'aller rejoindre les femmes et donc, en fin de compte, de grandir.

Avec ce film, je n'ai pas voulu dépeindre une Afrique patriarcale fantasmée, avec une fille qui serait en révolte contre son monde, car malgré tout, le passage que vit Astel marque la vie de toutes les jeunes filles. Je souhaitais dépeindre, grâce à la simplicité du récit, la bascule vers l'âge adulte, et faire ressentir les différentes émotions (grâce au pouvoir des images et du son plutôt que des dialogues) que l'on éprouve à cet âge-là de la vie. Dans cette histoire, il n'y aura pas de grands rebondissements, pas de grands retournements de situation, seulement des sensations fortes ressenties par les personnages – Astel, bien sûr, mais également son père et sa mère. Ces changements seront très subtils et transparaîtront à travers des situations de la vie quotidienne. L'accablant d'Astel sera simple, évident. Presque banal.

J'ai la conviction que ce film est, à sa manière, un récit féministe. En effet, je ne souhaite pas montrer la vie de femmes asservies ou aliénées par la domination des hommes car si, au Fouta, les traditions font lois, les femmes qui entourent Astel, notamment sa mère, sont belles, dignes, résistantes et fortes. Tout comme les hommes, elles ont leur part de responsabilité et de pouvoir dans la maison, et se lèvent le matin pour aller travailler dans les champs. Jamais on ne les verra misérables ou désespérées. Au contraire, leur fierté sera mise en valeur par des plans qui seront à l'image des tableaux néoclassique ou impressionnistes tels que *Portrait d'une femme noire* (Marie-Guillemine Besnoit, 1800) ou bien *Jeune femme aux pivoines* (Fédéric Bazille, 1870). Cette résistance est bien évidemment portée par Astel qui, lorsqu'elle décide de prendre son bâton de berger avec elle pour se rendre au champ le dernier matin, révèle la force spécifique à ces femmes. Même si ce nouveau statut social lui est imposé, Astel ne va pas abandonner son caractère et qui elle est vraiment au fond d'elle-même.

Afin d'accompagner mes envies de mise en scène quant à ce récit, j'ai décidé de travailler sur des scènes apparemment simples mais marquantes, lesquelles, à l'image, permettront de déployer des silences, de suspendre le temps, et surtout de donner vie à toute la mélancolie qui habite cette histoire. Avec mon chef-opérateur, Amine Berrada, nous pensons travailler à une lumière chaude, presque onirique, qui fera ressortir les couleurs étincelantes de la plaine qui rougeoie sous les rayons du soleil et celles des peaux qui luisent. Une légère décoloration de l'image, à peine perceptible d'une scène à l'autre, se produira, et ce n'est qu'à la fin du film que l'on s'apercevra de cette bascule.

À l'image du film *Moonlight* (Barry Jenkins, 2016), j'imagine une caméra portée très lente, en plans séquences, qui accompagnera les personnages dans leurs mouvements, comme une chorégraphie, et qui traduira la lourdeur du temps, la chaleur écrasante du soleil – mais aussi le rythme spécifique des africains. Des gros plans sur les visages et les corps viendront ponctuer cette danse et nous donner à voir tout ce que nos personnages traversent émotionnellement.

Ce film, je l'imagine véritablement comme un geste poétique et lyrique, et il est important que l'image accompagne cette idée et s'éloigne d'un traitement naturaliste, un peu comme Djibril Diop Mambéty qui a réussi à proposer, dans *Touki-Bouki* (1973), un style visuel allègre, altier, irrévrencieux et désinvolte. J'ai toujours été attirée par le lyrisme de l'image, lequel est aussi particulièrement marquant dans les premiers courts-métrages de la cinéaste britannique Lynne Ramsay - *Small Deaths* (1996), *Gasman* (1998). Les images évocatrices et les visages, les gestes, les regards, les sourires, les parties du corps, y dévoilent les sensations, les émotions, les changements internes des personnages, et c'est de cette manière que je souhaite, moi aussi, donner à voir ce que vit Astel.

Durant la préparation de *Notre-Dame-Du-Nil*, que j'ai co-écrit avec Atiq Rahimi, j'ai eu la chance de l'accompagner au Rwanda durant le casting sauvage. Après la sélection des jeunes actrices non

professionnelles, je l'ai assisté pendant plusieurs semaines dans l'atelier de théâtre mis en place quelques mois avant le début du tournage, afin de travailler en amont avec les filles - non pas sur le texte, mais sur les corps, la voix et les émotions, dans l'optique de préserver leur innocence et leur naturel devant la caméra. Pour ce film, mon envie est aussi de travailler avec des acteurs non professionnels qui habitent au Fouta - car la physionomie des habitants de cette région est particulière, extrêmement puissante. J'imagine un jeu minimal, pudique. Nous chercherons la traduction des sentiments sur les peaux, les regards qui ne cherchent pas à appuyer une émotion, les respirations, les gestes amorcés qui n'osent pas s'affirmer. Tous ces signes qui permettent de ressentir et de laisser la caméra capter le caractère vibratoire de l'interprétation.

Le son et la musique ironont, eux, du côté d'une composition riche, laquelle devra accompagner la tension dramatique du film. J'aimerais qu'aux sonorités très épurées du Fouta – le silence, les quelques chants d'oiseaux, le doux bruit du fleuve et des vaches – s'ajoutent une partition musicale orchestrale et dramatique, imaginée par le compositeur Amine Bouhafa.

Les costumes et leur évolution, surtout ceux d'Astel, seront essentiels. Au début, elle portera sa tenue dépareillée, à l'image de l'enfance, mais également un chapeau de paille qui souligne le fait qu'elle prend son père pour modèle. Lorsque le film se termine, sa tenue sera différente, parfaite, unie, et elle portera un foulard sur la tête : Astel sera devenue une femme.

Ramata-Toulaye Sy



I AM AFRAID TO FORGET YOUR FACE

Fiction - 14'55 min - 2020 - Egypte/France/Qatar/Belgique - Arabe sous-titré en anglais, français.

SYNOPSIS

Éloigné de celle qu'il aime depuis quatre-vingt-deux jours, Adam est prêt à tout pour braver la distance qui les sépare.

CASTING & ÉQUIPE TECHNIQUE

MOHAMED ESSAM MIDO - SEIF HEMEDA - NOURHAN AHMED.

RÉALISATION & SCÉNARIO

Sameh Alaa

IMAGE

Giorgos Valsamis

SON

Sameh Nabil

MONTAGE

Yasser Azmy

MUSIQUE ORIGINALE

Universal daughters cover

PRODUCTION

Les Cigognes Films

CARRIERE DU FILM

Palme d'or du court métrage (Festival de Cannes 2020) - **Best Short Film** (Moscow International Film Festival 2020) - **Best Cinematography Short** (Tacoma Film Festival 2021) - **Soni d'Oro - Corti Da Sogni Antonio Ricc** (International Short Film Festival 2021) - **Best Arab Film** (El Gouna Film Festival 2020) - **Best International Short Film** (Burgas International Film Festival 2021).

BIOGRAPHIE

Né au Caire, en Égypte, Sameh a étudié la littérature allemande à l'université du Caire. Avant de s'installer en Europe, il a travaillé comme assistant réalisateur dans des publicités et des longs métrages. En 2016, il a terminé sa maîtrise en réalisation à l'école de cinéma EICAR à Paris. Le premier court métrage de Sameh, FIFTEEN, a été présenté en avant-première au Festival international du film de Toronto en 2017 et a remporté plusieurs prix dans le monde entier. En 2019, il réalise sa première campagne publicitaire en tant que scénariste et réalisateur. Son dernier court métrage, I AM AFRAID TO FORGET YOUR FACE, est le premier film égyptien en 50 ans à être sélectionné pour la compétition officielle de courts métrages du Festival de Cannes, où il a obtenu la Palme d'or 2020. Sameh développe actuellement son premier long métrage.



FILMOGRAPHIE

Sameh Alaa

Fifteen

Fiction - 17' - 2021 - Egypte

I Am Afraid To Forget Your Face

Fiction - 15' - 2020 - **Palme d'Or Festival de Cannes 2020**

Le jour où j'ai fumé une cigarette avec mon père

Animation - 15' - en production

Note d'intention

Le suicide est devenu très courant dans ma génération. Ce n'était qu'une question de temps avant que je ne sois frappé par ce phénomène: je me suis réveillé un matin et j'ai appris que mon ex-petite amie avait mis fin à ses jours.

Elle rêvait d'une vie indépendante. Elle voulait se libérer du système patriarcal, mais elle s'est rendu compte qu'elle ne pourrait jamais le vaincre.

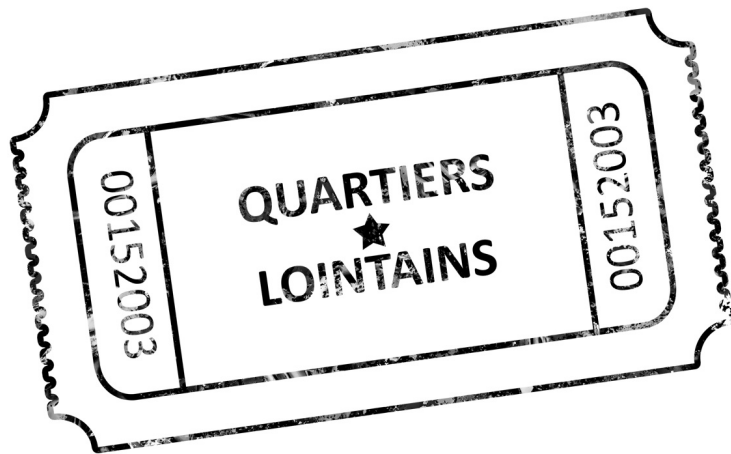
Elle m'avait prévenu qu'elle était sur le point de passer à l'acte, tant sa situation était devenue insupportable. Son suicide a malheureusement été sa dernière tentative de rébellion. Elle a laissé un mot : «Tout ce dont nous avons besoin, c'est d'amour».

J'étais en Europe quand j'ai appris sa mort. J'ai voulu m'approcher de son corps, bien que cela ne soit traditionnellement autorisé qu'aux membres de la famille. De ce voyage que j'ai fait, ce deuil impossible, j'ai développé une histoire fictive.

I Am Afraid to Forget your Face (J'ai peur d'oublier ton visage) est ma façon de crier contre le système, contre une machine politique qui lui a fait croire que la seule solution était la mort. Cependant, j'ai voulu mettre l'accent sur l'amour plutôt que sur la violence : ce film doit avant tout montrer les espoirs et les craintes de ma génération. Avant d'être un film sur la politique, il doit être un film sur l'adieu, sur l'amour.

Adam est un adolescent qui vit avec sa mère dans un quartier du Caire. Abandonné et amoureux d'une jeune fille qui s'est suicidée, il est déterminé à la revoir une dernière fois, coûte que coûte. Il se retrouvera dans des situations surréalistes et difficiles qui ne feront que renforcer ses sentiments. Tourné dans des quartiers de la ville tombés dans la stagnation et le délabrement, I Am Afraid to Forget Your Face voit Adam plonger dans l'Égypte d'aujourd'hui, dont l'état actuel résonne avec le deuil inextinguible du jeune garçon.

Sameh Alaa



Créé en 2013, Quartiers Lointains est un programme itinérant de courts-métrages diffusé entre différents pays d'Afrique, la France et les Etats-Unis. Chaque saison est construite autour d'une thématique et valorise des talents émergents qu'ils soient basés en Afrique ou dans la diaspora africaine.

Nos parrains ont été entre autres **Alain Gomis, Melvin van Peebles, Jihan El-Tahri, Lucien Jean-Baptiste, Selly Raby Kane, Alice Diop** et pour cette 8e saison, **Joël Karekezi**.

Cette 8e saison a été sélectionnée par l'ACRIRA et l'Association Sauve Qui Peut le court métrage pour intégrer le catalogue du dispositif Lycéens et apprentis au cinéma de 2024-2026 en Auvergne-Rhône-Alpes.

Lancé en 1993 en Rhône-Alpes, étendu à toutes les régions en 1998, Lycéens et apprentis au cinéma propose aux élèves et aux enseignants de découvrir en salle de cinéma des films exigeants, français ou étrangers, contemporains ou patrimoniaux.

L'opération facilite un accès égalitaire à la culture et contribue à l'aménagement culturel du territoire, en s'appuyant aussi bien sur la diversité des cinémas de proximité que celle des établissements scolaires (général, technologique, professionnel ou agricole, public, privé, en zone rurale ou urbaine).





SUDU CONNEXION

Headquarters: 9 rue de l'ancien canal 93500 Pantin - FRANCE

Office: 23 rue Baudin 93310 Le Pré Saint Gervais - FRANCE

suduconnexion@gmail.com

contact@sudu.film

www.sudu.film